

ÂPRE CŒUR

ROMAN

JENNY ZHANG

Dans les bas-fonds de New York, la survie de gamines chinoises confrontées à la crasse et à la violence. Un électrochoc.

III

Tignasse verte explosée, bretelle de robe descendue, yeux revolver et mains de Joconde : rien qu'à regarder sa photo, dans le pli intérieur de la jaquette de son premier roman, on voit que Jenny Zhang a un caractère qui tue. Pas étonnant que les éditions Picquier n'aient pas voulu la laisser filer, faisant une entorse à leur mission d'exploration de la littérature asiatique pour traduire exceptionnellement un roman américain. Quelle langue ! En voilà une nouvelle plume rare et culottée, un style qui ne prend pas de gants et qui déchire : prévoir le sac à vomis d'une main, une bourse pour entasser les trésors trouvés sur la route de l'autre...

Ce sont des petites filles des années 1990 qui mènent la danse. Des mouffettes rudes qui n'ont souvent qu'un seul chiffre à leur âge, issues de l'immigration chinoise pour la plupart, entassées dans des taudis new-yorkais où elles s'efforcent de chasser avec grâce les cafards cramponnés à leur peau, « balançant les bras en l'air

comme des ballerines », où même déféquer devient un rêve inaccessible, faute d'installations sanitaires.

Dehors, les sévices menacent, il paraît même qu'une sixième s'est retrouvée à moitié nue enroulée dans du fil barbelé, traînée au bout d'une moto, tout ça parce qu'elle avait regardé de travers une chef de bande au collège. Mais, à l'intérieur, c'est l'amour qui gagne, celui qui « ne survit que lorsque personne n'en parle »... Alors, pas de mots guimauves, pas de gentilles caresses, juste des services rendus en douce, comme gratter l'eczéma de sa fille jusqu'au sang pour qu'elle puisse se reposer de le faire, ou attraper avec sa langue un bout de jambon coincé dans la dent de son petit frère – c'est tellement bon.

En famille, on se crie « Non-non-non-non-non-non » sur des pages entières, on se crame les cheveux, on se donne des coups dans l'entrejambe, mais on s'adore. Une transmission se fait, cash et cachée. Car derrière les éclats de voix rageurs des petites exilées se chuchotent les souffrances du passé. Jenny Zhang lacère son récit de souvenirs convulsifs de la génération du silence, de ceux qui avaient 10 ans dans la Chine des années 1960, condamnés à choisir entre être torturés ou être tortionnaires. Alors son roman sonne comme un chœur déchirant d'enfants blessés qui réclament un peu de répit et de légèreté. — **Marine Landrot**

| *Sour Heart: stories*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Santiago Artozqui, éd. Picquier, 384 p., 22€.



Et au milieu de la misère, une place pour le souvenir et pour la romance.